

L'humanisation de la société



La société est le lieu de l'homme. Tous les êtres que nous connaissons sont dans quelque chose, dans un lieu, un espace-temps qui est leur milieu. Le fait même de la gravitation universelle pourrait être le symbole de cette condition ; tout pèse sur quelque chose. Tout ce qui est, d'une façon ou d'une autre, pèse sur quelque chose. Ce qui est une manière d'affirmer que rien de ce qui est – en un sens provisoire – ne se suffit à soi-même. Pour cela il faudrait commencer par avoir un milieu, unique et propre à soi, émanant ou créé par soi-même. En ce sens, et seulement en ce sens, ce qui s'en rapproche le plus est le **monde des rêves et de l'art**. Mais les rêves ne font pas partie de ce que nous appelons réalité, et l'art l'invente. Dans la mesure où quelque chose est réel, il ne se suffit pas à soi-même. Et l'homme, à ce qu'il paraît, est doublement exposé à la nécessité et à l'espoir, ouvert à l'espoir et sujet à la nécessité.

L'homme est sujet à la nécessité ; elle en donne la mesure et le circonscrit ; lui oppose une résistance permanente qui le contraint à lutter, à chercher et à travailler. Il n'y a pas beaucoup de sens à se demander si l'homme pourrait vivre hors de la société, à moins d'échapper à la nécessité. Mais il est raisonnable d'affirmer qu'un homme soumis à la nécessité est la manifestation et la preuve de sa condition sociale essentielle. Mais cette affirmation patît encore d'être exprimée du point de vue traditionnel erroné qui extrait l'homme de la société pour ensuite envisager sa réintégration, ou bien inversant les termes en posant l'existence préalable de la société et réalisant ensuite qu'elle est composée d'individus. La réalité est que, par analogie à toute chose qui est quelque part, l'homme est dans la société. Et il n'apparaît qu'en elle. C'est son premier et véritable milieu, avant la nature. La relation directe avec la nature n'a eu lieu qu'en des moments isolés, quand l'individu s'y est perdu, ou s'y est confronté pour la connaître. L'homme n'a pas senti sa solitude en fonction de la nature, jusqu'à une époque tardive et pour cela il a dû traverser diverses expériences.

Maria ZAMBRANO *Individu et démocratie*

Questions :

1. À quelle question semble répondre Zambrano ?

Est-il raisonnable d'affirmer que l'individu ait été un jour seul dans la Nature, étranger à la vie sociale ?

Est-il acceptable d'affirmer que la société soit la somme d'individus isolés qui se soient regroupés volontairement ?

2. Montrer comment isoler par l'esprit (par la définition abstraite) l'individu conduit à une faute d'appréciation de sa condition réelle.

Le langage permet d'isoler le terme individu, le définir, le décrire, sans faire intervenir autre chose que lui, comme le détail d'un tableau agrandi et reproduit pour lui seul. Sa définition dit « la plus petite partie, indivisible de ce fait », en effet, mais pas autonome. Cette partie n'est pas un monde en soi, un Tout, c'est un point de rencontre de différentes forces nécessaires à sa survie. L'illusion vient de l'existence de la conscience (sentiment d'être soi, de choisir et de prendre l'initiative d'agir, comme un moteur qui serait dispensateur d'énergie). L'erreur est de transformer un organisme nourri d'échanges en un monde fermé sur soi.

Ici Zambrano fait référence à une thèse classique dans la philosophie politique européenne : l'État de nature comme situation anté-sociale évoquée par plusieurs penseurs : Hobbes, Locke, Rousseau par exemples. Un tel concept a donné lieu à des contradictions, des apories, des impasses théoriques. Il a été déplacé vers l'expérience des enfants sauvages, au 19^{ème} s, puis définitivement négligé.

« C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand par ses développements successifs elle est venue à bout d'étouffer la nature. »

J.J. Rousseau

Un enfant d'une malpropreté dégoûtante, affecté de mouvements spasmodiques et souvent convulsifs, se balançant sans relâche comme certains animaux de la ménagerie, mordant et égratignant ceux qui le servaient ; enfin, indifférent à tout et ne donnant de l'attention à rien. (...) cet infortuné se trouvait, sous ce rapport, bien inférieur à quelques-uns de nos animaux domestiques.

Dr. Hard

Les caractères physiques, psychiques et intellectuels de l'individu empêchent d'envisager une existence solitaire.

3. Comment faut-il entendre « se suffire à soi-même » ?

Cela désigne davantage que la solitude : la fermeture sur soi, la complétude, la raison d'être des choses et des volontés en soi, la source des règles de vie, l'absence de manque affectif ou de reconnaissance morale.

L'inaccessibilité au sentiment d'imperfection ou de doute, de fragilité ou de vulnérabilité, d'ignorance ou d'erreur.

4. Comment fonctionne la référence au monde des rêves ? Expliquez pourquoi il est seulement le mien ?

Le monde des rêves : en son inconscience, ce qui arrive prend sa source dans notre vie psychique propre, nos émotions, nos perceptions, forment un monde avec sa logique, les liens complexes issus de notre vie intérieure, sans intervention d'autre chose que ces forces psychiques et les productions dont elles sont capables.

Se croire autonome : se faire un monde onirique dont nous serions le roi, le magicien, dont chaque élément serait une expression de soi, une manifestation de soi, une métaphore de notre pensée.

5. Faites la même analyse pour l'art.

L'artiste fait sur ses œuvres ce que nous faisons dans nos rêves, il fait advenir un monde dont il est le fil conducteur, qui a les couleurs de ses émotions, la structure de sa pensée, la tension de ses contradictions.

6. Sens du mot *nécessité* ici ? Quel lien fait-elle entre nécessité et société ?

La nécessité est ce qui fait obstacle mais aussi où on s'inscrit par l'insistance de notre travail. Ce qui atteste que nous ne rêvons pas, que qqch d'étranger à nous s'oppose à nos volontés. Ce qui requiert que nous sortions de nos rêves pour accomplir l'action qui nous sauvera de la faim, de la peur, de l'angoisse, du danger, de l'impuissance. Autrement dit, elle nous situe dans un monde de relations qui seul peut répondre à ces besoins cruciaux et urgents. De telles lacunes dans l'autonomie indiquent parfaitement que nous sommes des êtres destinés à la vie sociale comme à leur milieu de vie parfaitement adéquat. On ne saurait imaginer la séparation et l'isolement de la petite partie sauf à confondre l'analyse intellectuelle de la vie concrète.

7. À ce point de sa démonstration, à quelle conclusion arrive-t-elle ? Pourquoi remet-elle en cause sa dernière affirmation ?

Zambrano montre la contradiction qu'il y a à définir d'un côté l'individu et de l'autre la société, et la difficulté, quand on accepte dans sa langue la séparation des deux termes, à les associer à nouveau. On peut certes parler séparément de la tête du chat et du chat lui-même, mais y a-t-il un sens à se demander si la tête préexiste au chat ? On est à peu près dans la même situation ici en ce qui concerne l'individu et la société, dit-elle.

Il faudrait donc prendre les choses autrement et cesser de se laisser dicter cette représentation fautive de l'existence sociale de l'individu. Il s'agit là du « *point de vue traditionnel erroné* » (8) ?

9. Est-il raisonnable de faire de l'individu un être naturel solitaire ?

Cette solitude originelle n'est pas compatible avec les caractères lacunaires que nous avons mis en lumière.

10. Quelle thèse semble-t-elle combattre ici ?

Elle rejette l'idée d'une nature autonome de l'individu, compréhensible en elle-même. Cette présentation fait de lui une statue en creux dont les formes même s'évanouissent si on ne tient pas compte des résistances qui la soutiennent.

En faisant cette démonstration, Zambrano est plus proche d'un auteur comme **Aristote** qui fait de l'homme un « animal politique » : on retrouve l'idée de nécessité (animal) et d'appartenance primaire (politique).

Toute cité est naturelle, comme le sont les premières communautés qui la constituent. Car elle est leur fin, et la nature est fin : car ce que chaque chose est, une fois que sa genèse est complètement achevée, nous disons que c'est la nature de cette chose, ... " ce en vue de quoi "... l'autarcie est à la fois la fin et le meilleur.

(...) la voix est le signe du douloureux et de l'agréable, aussi la rencontre-t-on chez les animaux ; leur nature, en effet, est parvenue jusqu'au point d'éprouver la sensation du douloureux et de l'agréable et de se les signifier mutuellement. Mais le langage existe en vue de manifester l'avantageux et le nuisible, et par suite aussi le juste et l'injuste.

Les compétences et les aspirations de l'individu ne sont compréhensibles et expérimentables que dans la société, dans la relation à l'autre humain. La prise de conscience même d'en être capable suppose le désir de l'incarner, de le faire vivre avec l'autre. Il est l'objectif et le moyen de réaliser une compétence propre.

À l'époque contemporaine, les ethnologues ont construit une compréhension encore plus profonde et solide de la dimension sociale de la condition humaine, il ne s'agit pas seulement de besoin empirique mais aussi d'attente de sens, de beauté, de valeur et de vérité. La culture répond à ses attentes collectivement et fait vivre les individus dans un monde de représentations où ils se comprennent eux-mêmes.

L'homme naturel n'est ni antérieur, ni extérieur à la société. Il nous appartient de retrouver sa forme, immanente à l'état social, hors duquel la condition humaine est inconcevable ; donc, de tracer le programme des expériences qui seraient nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel, et de déterminer " les moyens de faire ces expériences au sein de la société ". Mais ce modèle - c'est la solution de Rousseau - est éternel et universel. (...) À les mieux connaître, nous gagnons pourtant un moyen de nous détacher de la nôtre.

Lévi-Strauss

Zambrano affirme qu'ils ont autant besoin de ces significations que des satisfactions matérielles.

La première solitude que l'homme a dû ressentir est relative à leurs Dieux, quels qu'ils soient, parce qu'ils les enveloppaient, les entouraient ; ils étaient proprement en eux ou sous leur protection. Éprouver leur retrait ou leur éloignement a donné lieu à leur première solitude. Cette solitude n'était pas celle de l'homme en tant qu'individu mais du groupe, tribu ou peuple quand les Dieux ne sont pas propices, ou mettent beaucoup de temps à répondre favorablement aux invocations, à accéder à la prière ou quand ils n'acceptent pas les sacrifices. Après cela est arrivée la solitude de l'individu. (...)

La solitude advient après une rupture. De là la nostalgie que l'homme ressent pour certains moments de l'histoire où il se sentait à l'abri dans une société humaine ou divine, protégé par Dieu ou comme on a dit plus tard dans la nature. Cette nature où la nostalgie a projeté une vie simple, heureuse, était aussi une société ; était la nature comme société, comme milieu adéquat à son être ; pas la nature inconnue, hostile, étrange.

Et l'isolement est compensé par l'intimité avec soi-même. Dans chaque solitude se produit une certaine connaissance de soi, et le plus important, avant cela : une sorte de commerce, de familiarité et d'habitude d'être avec soi-même qui vainc l'effroi d'être seul, de ne pas savoir qui est là, dans cet abîme auquel nous ne pouvons pas accéder, au bord duquel nous restons apeurés.

L'individu humain est plongé dans un monde qui lui apporte des significations et des valeurs dont il a besoin pour exister : faire face à cette sensation d'être soi et remplir les intentions qui traversent cette conscience de soi : de sens, de beauté, de vérité. Cela a été mis en lumière par les ethnologues dans toutes les cultures, par delà l'utilité, le sens est crucial.

L'immédiateté de notre être propre se fait menaçante, quand nous sommes seul nous ne savons pas qui est celui qui vit et pense en notre fort intérieur, et nous avons besoin de retourner au lieu de la convivialité, dans la communauté, où nous savons qui nous sommes parce que nous le représentons.

D'abord, de la communauté nous vient le sentiment de sécurité et de certitude, au moins la tranquillité d'avoir un rôle, une fonction, de nous connaître comme celui qui sait faire ceci ou cela, d'être l'enfant de quelqu'un, qui a telle fonction et tel titre, à qui en résumé on a donné un lieu, un nom et un visage reconnaissable par tous les autres.

Cette assurance est mis à mal par l'expérience de l'exil : désorientation, incompréhension, presque sauvagerie (ethnocentrisme).

Et cette sécurité rassurante nous la troquons pour l'angoisse que génère notre entrée dans une société où on ne nous connaît pas, où nous n'avons aucun lien, ni aucune fonction à remplir. Cette société devient alors comparable à la nature ; comme elle, elle se présente dans son extériorité, comme un spectacle dont nous pouvons jouir seulement si nous acceptons d'en être exclus.

Cela conforte l'idée que l'homme se construit comme être social, nécessairement mais dans une organisation particulière.

D'où la conclusion :

Entre ces deux situations humaines : errer et être étranger dans la nature, et tomber dans la société, se tient la situation d'être dans la société. Entre la nature et la solitude se tient la vie sociale. Et dans cette zone ou mode de la réalité, se donne l'homme. La vie sociale semble être la nature de l'homme.

Mais elle ajoute qu'ils s'agit là d'une *étrange nature* : ni stable, ni universelle, à la limite de la *déshumanisation*.